

Novalis

# Le Brouillon général

traduit de l'allemand et présenté par Olivier Schefer

## NOVALIS ET L'ENCYCLOPÉDIE ROMANTIQUE

### *Das allgemeine Brouillon*

Dans la préface des *Schriften*<sup>1</sup> de Novalis, Ludwig Tieck justifiait le principe de cette première édition de la façon suivante : « Il [Novalis] avait esquissé une œuvre encyclopédique originale, dans laquelle les expériences et les idées des diverses sciences auraient dû s'expliquer mutuellement, se soutenir et s'animer. C'est du projet [*Entwurf*] de cette œuvre destinée, comme on voit, à demeurer sous forme d'esquisse et de propositions détachées, que l'essentiel de ces "pensées" est tiré<sup>2</sup>. » Malgré son incontestable importance historique, cette édition est à l'origine du malentendu dont l'œuvre théorique et philosophique de Novalis fut longtemps l'objet. Ludwig Tieck et Friedrich Schlegel n'hésitèrent pas en effet à puiser diverses « pensées » dans les nombreux manuscrits posthumes de fragments et de notes, pour les ranger par la suite sous des rubriques thématiques de leur choix, soumettant parfois certains recueils publiés et composés par Novalis lui-même (*Bluthenstäub, Glauben und Liebe*), à ce travail de sélection et de réorganisation ; au mépris de la cohérence chronologique et du contexte, parfois très spécifique, dans lequel s'articulaient ces notes. Il faut bien admettre, qu'en l'absence de véritables œuvres complètes, ce principe d'une « sélection » et d'un « choix » de fragments de Novalis est toujours de mise en France<sup>3</sup>.

Indépendamment de ces importantes questions philologiques, la publication d'extraits de fragments, d'origines diverses, a en partie retardé l'accès critique au projet encyclopédique de Novalis. Loin en effet, comme le suggère Tieck, de n'être que

---

1. Il s'agit de la première édition allemande des œuvres de Novalis, parue en deux tomes à Berlin en 1802, *Novalis Schriften*, hg. Friedrich Schlegel und Ludwig Tieck, Berlin, 1802. Le premier volume est un recueil de fragments, le second contient les œuvres poétiques et en prose. Cette édition connaîtra quatre rééditions : en 1805, 1815, 1826, 1837. Un troisième tome parut à Berlin en 1846, édité par Tieck et Edouard von Bülow.

2. Cité par Hans Joachim Mähl dans sa préface au *Brouillon général* in *Novalis Schriften, Das philosophische Werk II*, Bd. III, Kohlhammer Verlag, Stuttgart, 1960, p. 237-238. Cette édition historique et critique, sur laquelle nous nous appuyons ici, comporte cinq volumes, publiés entre 1960 et 1988 (abrégée en *N.S.*). Tous les fragments cités sont traduits par nous, sauf indication contraire.

3. Les œuvres de Novalis traduites et présentées par Armel Guerne (*Œuvres complètes*, t. I et II, Paris, Gallimard, 1975) n'échappent pas à cette remarque : s'appuyant sur l'édition historique, A. Guerne opère à son tour une sélection non justifiée (ou plutôt non justifiable) à l'intérieur des manuscrits de notes. Pour ce qui est du *Brouillon général*, rendu assez curieusement par « Grand répertoire général », il ne retient que 693 fragments sur les 1151 de l'édition critique. Mais l'exemple le plus frappant d'omission délibérée est représenté par la place infime réservée aux pourtant décisifs cahiers d'études fichtéennes, *Fichte-Studien* (*N.S.*, t. II, p. 104-296), dont il ne traduit qu'une dizaine de pages.

l'esquisse d'une œuvre dispersée dans l'ensemble fragmentaire, la question encyclopédique (ce qui ne l'isole évidemment pas du reste de l'œuvre) a principalement occupé Novalis entre septembre 1798 et le mois de mars 1799. Il se trouve alors à Freiberg où il achève son stage à l'école des Mines et suit l'enseignement minéralogique de son maître A. G. Werner. C'est là que Novalis rédige sur plusieurs feuillets (détachés ou reliés) quelques mille cent cinquante et un fragments concentrant l'essentiel de ses réflexions encyclopédiques. S'appuyant sur une de ses suggestions, les éditeurs allemands ont réuni ces manuscrits sous le titre générique de *Brouillon général* [*Das allgemeine Brouillon*].

*< Je veux pour commencer parcourir la doctrine de la gravitation – et l'arithmétique universelle. On doit consacrer une heure à celle-ci, 2 heures à celle-là. Ce qui me vient à l'esprit [Was mir nebenher einfällt] est consigné dans le Brouillon général. Le temps qui reste se partage entre le roman, diverses lectures – et surtout la chimie et l'encyclopédistique [...]¹. >*

Qu'en est-il de cette encyclopédie novalisienne ? Au vu de l'état des quatre manuscrits qui composent ce *Brouillon général* une première remarque s'impose : nous ne sommes pas en présence d'un simple « recueil de fragments »<sup>2</sup>, de pensées mêlées ou d'aphorismes divers. Le *Brouillon* n'est pas non plus l'esquisse ou le plan d'une œuvre en cours de réalisation – qu'une mort prématurée aurait empêché Novalis d'achever. Son propos, et ce point est décisif, n'est pas tant d'écrire une Œuvre (Système, Livre absolu, Encyclopédie philosophique ou philologique...) que d'inventer une *méthode*, un procédé : en un mot, une *écriture* qui pourrait bien être l'essentiel de cette « encyclopédie ».

## L'encyclopédistique

Dans une lettre adressée à Friedrich Schlegel, datée du 7 novembre 1798, dans laquelle il revient sur l'étonnante similitude de leur projet de « Bible universelle », Novalis souligne la spécificité de son entreprise : « [...] Tu verras dans la lettre à ta belle sœur ce qu'il en est de ce travail de synthèse auquel je consacre cet hiver. Il ne s'agit de rien d'autre que d'une critique du projet biblique – un essai de méthode biblique universelle – l'introduction à une authentique encyclopédistique. Je pense produire là des vérités et des idées en grand – des pensées géniales – mettre à jour un organon vivant, scientifique et, par cette politique syncrétique de l'intelligence, m'ouvrir la voie d'une véritable praxis – d'un véritable processus d'unification [...] »<sup>3</sup>. L'aspiration romantique à la synthèse universelle est ici conçue de manière *méthodologique* et instrumentale. On ne s'étonnera donc pas de trouver sous la plume de Novalis (ce que la traduction de Guerne gommait presque chaque fois) à la place du terme : Encyclopédie, celui

1. N.S., t. III, [*Das allgemeine Brouillon*], n° 231, p. 279-280. L'*Einfall* qui désigne en allemand une idée soudaine ou brusque (voire une trouvaille) traversant l'esprit, littéralement une idée qui *tombe* dans l'esprit, renvoie à un mode intuitif de la pensée chez Novalis. Toutefois cette soudaineté de l'*idée*, pour intuitive qu'elle soit, n'a rien d'une extase de la pensée, d'une illumination intérieure marquée par le désaisissement du moi de la mystique rhénanne ; elle reste au fond articulée à une opération consciente et volontaire. Cf. par exemple le fragment n° 183 du *Brouillon* : « [...] Les opérations synthétiques sont des sauts – (Idées soudaines [*Einfälle*] – décisions) Régularité du génie – du sauteur "par excellence" », *ibid.*, p. 273.

2. L'expression est de Hans-Joachim Mähl dans son introduction au *Brouillon général*, *op. cit.*, p. 237.

3. Novalis : *lettres de la vie et de la mort*, trad. Catherine Perret, Monaco, Du Rocher, 1993, p. 108.

récurrent d'*encyclopédistique*. L'*encyclopédistique* est bien une science, au même titre que la mathématique ou la physique, à cette différence près qu'elle prend pour objet le champ entier du savoir humain.

Toutefois cette « science universelle » ne désigne pas, comme pourrait nous le faire croire le contexte spéculatif de ce premier romantisme, une science de l'Universel (selon la double acception du génitif subjectif et objectif) : l'Absolu en acte d'auto-présentation de l'*Encyclopédie* hégélienne. L'*encyclopédistique* de Novalis, ou sa science universelle, est avant tout un processus instrumental (l'« organon » évoqué plus haut), une méthode d'*universalisation des sciences* – qui se donne pour tâche le traitement (*Behandlung*) du matériau initial, du donné primitif du savoir humain.

*< Une heure en tout pour l'encyclopédistique. Celle-ci contient l'algèbre scientifique – des équations. Rapports – analogies – ressemblances – actions réciproques des sciences entre elles [...] ><sup>1</sup>.*

Le problème de la *présentation*, la *Darstellung* est un des problèmes décisifs rencontrés par l'idéalisme spéculatif et la systématisme. La *méthode* qu'il convient d'adopter pour construire l'édifice systématique se confond, pourrait-on dire, avec le statut même de la *présentation* du Système, celui donc de sa forme. Question inaugurale de la systématisme avec Fichte<sup>2</sup> qui insiste sur le nécessaire enracinement *réciproque* de la forme dans le contenu (requisit que seule la proposition de l'auto-position du Moi, la *Tathandlung*, serait à même de satisfaire). Mais aussi avec Hegel, au terme de cette histoire, dans l'*Encyclopédie des sciences philosophiques* de 1830<sup>3</sup>. Hegel s'y interroge sur l'aporie philosophique que constitue le *commencement*, autrement dit sur la nécessité de supprimer un point de vue extérieur et non systématique sur le Système, dans le corps du Système lui-même. En l'occurrence, cette réflexion philosophique revient à penser la nécessité d'écrire, pour l'annuler, une *préface*, un avant-propos, *eine Vorrede*, parole qui précède et de fait s'exclut problématiquement du cercle systématique<sup>4</sup>, de l'*Orbis doctrinae* du savoir absolu.

Novalis, au contraire, reconduit ce problème initial de la forme<sup>5</sup>, et de la présentation, à celui d'une méthode<sup>6</sup>, à une véritable *mathesis* ordonnée à l'activité du sujet particulier. L'idée de *mathesis* prend ici le pas sur celle de *Darstellung*. Si bien que le statut problématique de la *forme* du *Brouillon général* est pour l'essentiel de nature méthodologique. Ou, pour le dire autrement, l'écriture fragmentaire relève d'une *existence* liée au sens que revêt cette *encyclopédistique*.

1. N.S., t. III, [*Das allgemeine Brouillon*], n° 233, p. 280.

2. Cf. l'écrit programmatique de 1794, *Sur le concept de la Doctrine de la Science*, in *Essais philosophiques choisis*, trad. Luc Ferry et Alain Renaut, Paris, Vrin, 1984.

3. *Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé*, trad. Maurice de Gandillac, Paris, Gallimard, 1970.

4. Cf. également sur ce point Jacques Derrida, le *Hors Livre* in *La Dissémination*, Paris, Seuil, 1972.

5. Qu'il croise également dans sa dimension proprement spéculative. Cf., par exemple, le n° 42 (et en écho le n° 53) du *Brouillon*: « L'exposé [*Vortrag*] des mathématiques doit être lui-même mathématique. / Mathématique de la mathématique. » *op. cit.*, p. 245. – Sur cette question initiale, cf. également le premier écrit philosophique important de Schelling, *Sur la possibilité d'une forme de la philosophie en général*, de 1795. Trad. Marc Kauffman in *Schelling, premiers écrits (1794-1795)*, Paris, Puf, 1987.

6. Ce rôle de la méthode est du reste ce qu'il retient chez Kant et Fichte. Cf., par exemple, le n° 921 du *Brouillon*: « L'authentique réussite de Kant et de Fichte réside dans la *méthode* – dans la *régularisation du génie*. Les idées et les méthodes géniales sont chez eux en quelque sorte représentées exhaustivement et mises en système [...]. » *op. cit.*, p. 445.

## Fragment et totalité

Comprendre l'encyclopédistique de Novalis nous conduit à reposer la question de l'articulation problématique du fragment au système et à la totalité qui caractérise cette période. L'inachèvement romantique ne désigne pas, comme on sait, un simple défaut d'achèvement, ou un goût prononcé pour le mystère et l'équivocité. Le *fragment* romantique est au premier chef volontaire et conscient de soi. « Nombre d'œuvres des anciens sont devenues fragments. Nombre d'œuvres des Modernes le sont dès leur naissance », écrit Friedrich Schlegel<sup>1</sup>. Dans le domaine pictural, *ébauches* et *esquisses* font elles-mêmes œuvre : ainsi les extraordinaires *Fragments anatomiques* de Géricault<sup>2</sup>, mis en scène dans leur propre inachèvement, ou encore les nombreuses études de ciel de Constable.

On a pu reconnaître dans cette lucidité ivre de soi, cette conscience réflexive du mode fragmentaire, la reprise du projet systématique de l'idéalisme allemand et son assomption esthétique en « œuvre absolue ». Il ne s'agit évidemment pas de transposer purement et simplement la *Darstellung* systématique sous une *forme* artistique (celle d'un Système des arts ou d'une œuvre totale, close circulairement sur elle-même). Comme l'ont justement montré Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, c'est dans l'espace *négatif* qui est le sien, et dont il est la conscience suraiguë<sup>3</sup>, que ce premier romantisme a développé une « esthétique spéculative », ou « eïdesthétique », comme l'écrivent nos auteurs<sup>4</sup>. Le Système-sujet se déploie dans l'articulation négative et problématique de la partie au Tout qu'incarne entre tous l'*oxymore* du *fragment* schlegélien : simultanément « petit tout » microcosmique, et partie d'un Tout plus vaste. Contradiction qu'exprimait parfaitement le célèbre n° 206 de l'*Athenaeum*, le fameux « fragment-hérisson ». « Pareil à une petite œuvre d'art, un fragment doit être totalement détaché du monde environnant, et clos sur lui-même comme un hérisson<sup>5</sup>. »

Ni ruine ni aphorisme, ni même coup de sonde nietzschéen, le fragment romantique répondrait doublement à la *Darstellung* systématique (au conditionnel donc, car il n'est pas sûr que cette lecture du romantisme conçue dans le sillage du spéculatif épuise le sens du mode fragmentaire et, plus largement, de cette pensée<sup>6</sup>.) Clos sur lui-même, et « détaché du monde environnant », nous dit Friedrich Schlegel, le fragment est tout d'abord *individualité* auto-suffisante. Cette autonomie pourtant n'est encore que la visée projective et perspectiviste d'un Tout plus vaste. L'essence du fragment schlegélien est aussi, deuxième trait essentiel, en *devenir*; il est *projet*. L'auto-réflexivité fragmentaire n'est donc pas figée dans un fait, mais elle se constitue elle-même dans un déploiement

1. N° 24 des fragments de l'*Athenaeum*, traduit in *L'Absolu littéraire* de Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, Paris, Seuil, 1978, p. 101.

2. Cf. les précieuses remarques de Charles Rosen et Henri Zerner in *Romantisme et réalisme*, trad. Odile Demange, Paris, Albin Michel, 1986.

3. Espace de censure et de crise de nature tout à la fois politique, historique et religieuse (crise incarnée par la Révolution française), mais aussi philosophique (le criticisme kantien), et inévitablement, comme la résultante des points précédents, esthétique (conscience d'une modernité spécifique chez Schiller ou Fr. Schlegel).

4. *L'Absolu littéraire*, éd. cit., p. 52.

5. *Ibid.*, p. 126.

6. Nous ne pouvons dans le cadre de cette brève étude que souligner notre réserve sur cette interprétation, devenue topique, d'un premier romantisme spéculatif, déplaçant l'intuition intellectuelle philosophique de l'Absolu en intuition esthétique poétique, ou en « intuition intellectuelle objectivée » de l'art, pour reprendre l'expression de Schelling à la fin du *Système de l'idéalisme transcendantal* de 1801. Problème considérable on le voit. Nous nous permettons de renvoyer sur ce point à notre étude (à paraître) consacrée à la philosophie de Novalis.



vivant et poétique. Toujours dans l'*Athenaeum* : « [...] Un projet parfait devrait être à la fois pleinement subjectif et pleinement objectif, un individu impartageable et vivant [...]. Le sens des projets – ces fragments d'avenir, pourrait-on dire – ne diffère du sens des fragments tirés du passé que par la direction, ici régressive et là progressive [...] »<sup>1</sup>.

Le fragment, dans sa tension négative vers la totalité, apparaît ici noué dialectiquement, et donc nécessairement, au Système. C'est en effet, de manière contradictoire, et par l'incessante auto-affirmation de soi que le fragment peut prétendre rejoindre et mimer l'entreprise systématique (l'Absolu en devenir hégélien) : autrement dit, l'Absolu esthétique, « littéraire », désigne l'assomption délibérée du fragment dans sa négativité, et son absence, sa *différance* dirait Derrida. L'Œuvre absolue (le Livre des livres, la « Bible ») ne peut être telle qu'à se nier toujours comme œuvre singulière et finie : c'est essentiellement dans l'approche infinie de lui-même, dans le « désœuvrement », l'« œuvre de l'absence d'œuvre », pour reprendre des expressions de M. Blanchot<sup>2</sup>, que l'art maintient le rapport réflexif et critique à sa propre essence. Du même coup, par effet de renversement dialectique, l'« absolu littéraire » coïncide nécessairement avec la destruction de l'œuvre finie, avec son autodestruction ironique comme œuvre et sa théorisation absolue et radicale (moment du réflexif).

Cette lecture de la tension entre fragment et système qui dessine les contours d'une esthétique spéculative dialectique dans une logique, voire une mythologie de l'Absence et de l'Échec, n'est aucunement opératoire dans le cas de Novalis. Elle nous voile même les enjeux principaux de son projet encyclopédique et du statut du fragmentaire.

## L'écriture encyclopédique et la question du Livre

On chercherait en vain dans l'écriture en *staccato* du *Brouillon*, dans ce jeu déroutant où alternent notes cursives, sèches (simples références ou *Einfälle* fulgurantes) avec des passages plus développés, et toujours traversés de tensions, l'esquisse d'un quelconque système ou d'une quelconque œuvre.

Frappant en revanche est le fait que ce projet soit conçu sous les traits d'une « Bible scientifique », elle-même pensée sous l'exposant de l'écriture. Dans la lettre à Friedrich Schlegel, déjà citée, où il était question d'encyclopédistique, ou d'une « méthode biblique universelle », Novalis écrivait également : « [...] Tu me parles de ton projet de Bible et il se trouve qu'au cours de mon étude de la science et de son corpus, je suis justement tombé sur l'idée de la Bible – comme idéal de tout livre. La théorie de la Bible élabore celle de l'écriture et de la formation des mots en général, débouche sur la doctrine de la construction symbolique, c'est-à-dire indirecte, de l'esprit créateur<sup>3</sup>. » C'est bien à la *Bible* et surtout à son *écriture* que Novalis confie la tâche, et le secret, de l'encyclopédistique.

[...] La description de la Bible, tel est à proprement parler mon projet. – Meilleure théorie de la Bible – *Art de la Bible et théorie de la nature*.  
(*Élévation* [Erhebung] d'un livre à la Bible)

1. *L'Absolu littéraire*, éd. cit., n° 22, p. 101.

2. Cf. notamment, *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1971.

3. *Novalis : Lettres de la vie et de la mort*, trad. citée (légèrement modifiée), p. 107-108.

*La Bible accomplie est une bibliothèque complète et bien ordonnée. Le schéma de la Bible est en même temps le schéma de la bibliothèque. Le schéma authentique [das ächte Schema] – la formule authentique indique en même temps son origine, son usage, etc. [...]¹.*

L'articulation problématique pour le romantisme entre la partie et le Tout prend à présent la forme d'un rapport entre le Livre (la Bible) et la bibliothèque. Elle n'est pas pensée par Novalis sur un mode *dialectique* (l'oxymore du fragment schlegelien), mais essentiellement *topique*. Le *topos* de la bibliothèque – véritable microcosme des sciences, des idées, et de leur liaison –, s'inscrit dans le projet novalisien plus vaste de constitution et de création d'un symbole de la totalité : d'une *topique universelle*, qu'il désigne également d'« architectonique visible » et de « physique expérimentale de l'esprit »². Pas plus qu'un Système, Novalis n'esquisse ou ne nous donne la carte imaginaire de cette bibliothèque absolue. Figure vouée comme telle à l'utopie (on songe ici à Borges). En revanche, le Livre des Livres, écho de la Bibliothèque est conçu positivement sous forme de *schéma* (ou encore de *formule*). « Le schéma de la Bible est le schéma de la bibliothèque », lisions-nous plus haut. C'est à cerner et à écrire ce schéma que Novalis semble s'être attaché pour l'essentiel³. La Bible (étrangement dépossédée de toute dimension religieuse) a la valeur d'un paradigme de la totalité en tant que structure, schéma originel et authentique. « Élever un livre à la Bible » signifierait ainsi lui conférer la valeur et la dimension d'un schème primordial (d'une semence première).

*Mon livre doit devenir une Bible scientifique – un modèle réel et idéal – et le germe de tous les livres⁴.*

L'écriture et la recherche de cette Bible-schématique conduisent Novalis sur la voie d'une régression analytique, d'une déconstruction du langage et des sciences déjà constituées : toutes ses réflexions sur le livre et l'écriture se rapportent ainsi à des *structures* élémentaires : grammaire, abécédaire, alphabet, syntaxe...

*ENCYCLOPÉDISTIQUE. La grammaire, et surtout une de ses parties, l'abécédaire d'une langue déterminée, est une science élémentaire particulière –*

*La grammaire générale avec l'abécédaire général est déjà une science élémentaire supérieure – elle est encore une application au langage [...]⁵.*

La science encyclopédique des relations coïncide avec une science du langage : une véritable philosophie dont Novalis emprunte plusieurs traits décisifs à la *Caracterisa universalis* de Leibniz. Tel est le sens qu'il convient d'accorder à cette « grammaire générale », cette « science élémentaire supérieure ».

1. *N.S.*, t. III, [*Das allgemeine Brouillon*], n° 571, p. 365.

2. Formules du n° 648 du *Brouillon*, *ibid.*, p. 387.

3. Cette question du *schéma* (il dit encore, « formule », « semence », « germe », « modèle » : termes assurément différents qui renvoient pourtant tous à une pensée opératoire) fait sa lecture croisée de Fichte et de Plotin : « Fichte a pris en quelque sorte le *schéma logique* de la science pour modèle d'une construction réelle de l'homme et d'une construction du monde. Sa ressemblance avec Plotin. », *N.S.*, t. III, [*Das allgemeine Brouillon*], n° 908, p. 443. – Le schéma prend donc ici le sens très kantien de *schème*. Il ne désigne pas tant une image que le procédé de construction d'une image (la construction du concept).

4. *Das allgemeine Brouillon*, *op. cit.*, n° 557, p. 363.

5. *Ibid.*, n° 92, p. 257. – Cette coïncidence possible entre le livre absolu et un schème littéraire se rencontrait déjà dans une note des *Teplitzer Fragmente* : « [...] Peut-être que le livre suprême ressemble à un abécédaire [...] » *N.S.*, t. II, n° 401, p. 610.

PHILOSOPHIE MATHÉMATIQUE. (GRAMMAIRE). *Les catégories sont l'alphabet cogitationum humanarum – dans lequel chaque lettre comprend un acte [Handlung] – une opération philosophique – un calcul supérieur (mathématique) – La philosophie des catégories est de la plus grande importance*<sup>1</sup>.

Cette notion d'alphabet des pensées humaines est un concept central de la philosophie leibnizienne et de sa science de l'infini. Novalis prend connaissance de cette sémiotique mathématique, et de l'analyse combinatoire qu'elle permet de développer, chez Karl Friedrich Hindenburg. Celui-ci écrit dans la préface de son ouvrage « [...] Pour la constituer [la Combinatoire] il est besoin de l'Alphabet des pensées humaines, et pour découvrir cet Alphabet, de l'Analyse des axiomes.../ Seule *la doctrine des Variations* [nous soulignons] conduit partout infiniment l'esprit qui le veut bien et embrasse en une seule chose l'harmonie du monde, les constructions intérieures des choses et *la série des formes* [nous soulignons]. Son incroyable utilité aura été estimée avec raison comme une philosophie parfaite ou presque. Par les multiplications, la géométrie peut être enrichie non seulement de théorèmes nouveaux et infinis – car la Multiplication produit une nouvelle figure composée à partir de laquelle, en contemplant ses propriétés, nous fabriquons de nouveaux théorèmes et de nouvelles démonstrations ; mais aussi (tant il est vrai que les grandes choses se composent de petites, qu'on les appelle atomes ou molécules) elle est l'unique voie pour pénétrer les arcanes de la nature. Aussi dit-on qu'on connaît d'autant plus parfaitement une chose qu'on perçoit davantage les parties de la chose et les parties des parties ainsi que leurs arrangements et leurs configurations [...]. On accède à partir de là à l'histoire naturelle et à l'existence ou encore à ce que l'on découvre dans les corps et qui ouvre l'immense porte de la Physique : le visage des éléments, l'origine des qualités, les *mélanges* [nous soulignons] et l'origine des mélanges, le mélange des mélanges et tout ce qui jusqu'à maintenant nous étonnait dans la nature<sup>2</sup>. »

Document décisif qui nous permet de comprendre comment Novalis a forgé son *encyclopédistique* sur le modèle de la *combinatoire*. On trouve exposés dans ce passage à la fois les requisits et les attendus principaux de la combinatoire leibnizienne (alphabet des pensées humaines, tabulatoire, l'Analyse suprême, multiplication sérielle...), ainsi que quelques concepts récurrents sous la plume de Novalis (soulignés par nous : variations, séries, mélanges). Qu'en est-il plus précisément de cette combinatoire ?

Il s'agit bien, comme le rappelle ici Hindenburg (dans un esprit très leibnizien) de penser un nouveau mode d'algèbre et de calcul au service de la philosophie. De sorte que l'homme pourrait connaître Dieu ou, comme il le dit « pénétrer les arcanes de la nature », par cet algèbre philosophique. Cette idée d'une mathématique philosophique, qui remonte à la tradition pythagoricienne et ésotérique des nombres sacrés, répond ici à des exigences bien spécifiques. La première d'entre elles est la disposition de cet « alphabet des pensées humaines », d'une langue universelle, exprimée sous forme numérique. Elle est obtenue, nous dit Hindenburg, par « analyse des axiomes » : cette

1. N.S., t. III, [Das allgemeine Brouillon], n° 238, p. 281.

2. *Novi Systematis Permutationem Combinationum ac Variationum Primae Lineae et Logisticae Formulis Analytico-Combinatoris per Tabulas Exhibendae Conspectus*, Leipzig, 1781. Novalis possédait ce livre dans sa bibliothèque. Notons que les subtilités du calcul leibnizien de l'infini (calcul intégral et différentiel) lui furent exposés à Freiberg par d'Aubuisson, professeur français de mathématiques, qui donna des cours privés à Novalis sur ces questions.

langue mathématique doit être disposée en *tables analytiques* permettant ensuite le calcul proprement dit. Ainsi la combinatoire nécessite le dispositif tabulaire. Le calcul rendu possible par ces deux opérations préalables (invention d'une langue numérique et tabulaire) a donc une visée proprement philosophique. Il s'agit de calculer (c'est-à-dire de penser) les variations des axiomes et leur multiples propriétés et ce à l'infini. Autrement dit, de penser la liaison du tout et de ses parties : c'est en variant, multipliant, permutant entre eux les signes abstraits mathématiques que l'homme explore et éprouve l'unité contenue (« enveloppée » dira Leibniz) dans la diversité. L'Art se veut une pensée de l'Harmonie universelle, contenue analytiquement dans les *détails* du monde. « [...] on connaît d'autant mieux une chose qu'on perçoit davantage les parties de la chose et les parties des parties ainsi que leurs arrangements et leurs configurations », écrivait Hindenburg.

On reconnaît à travers ces points le modèle de l'Harmonie préétablie de Leibniz. L'harmonie universelle entre les monades assure la liaison et l'homogénéité entre ces atomes, pourtant irréductibles et hétérogènes « sans porte ni fenêtre ». Pour saisir cette unité entre les parties distinctes (principe des indiscernables), nous assurait Leibniz, il nous faut entrer dans chaque partie spécifique et l'analyser à l'infini. En elle est contenue la totalité, mais de manière confuse, d'où la nécessité de l'analyse comme *explicatio*, déploiement de la confusion dans ses constituants intelligibles élémentaires. Le système global permet d'envisager le rapport – l'harmonie – entre les parties. Toutefois il est un système « ouvert », chaque monade, comme le dira Leibniz dans son *Discours de métaphysique*, contenant la totalité en tant qu'elle est perçue sous un angle toujours spécifique, selon une certaine inclinaison du miroir. Tout système chez Leibniz est à son tour enlevé sur l'océan infini et inépuisable du savoir. On est donc face à un entrecroisement de chemins et de pistes, à un système constitué en « réseaux d'ordres ». Cette systématité « baroque » et inépuisable peut être conçue de manière privilégiée par le « modèle mathématique » de la Combinatoire. Celle-ci en effet permet, pour au moins deux raisons, d'appréhender cette figure du système, où l'unité se mêle à la diversité : par l'*analyse* tout d'abord, la confusion du réel est expliquée et ramenée à ses unités élémentaires. La combinatoire offre le modèle d'une pensée rigoureuse de la pluralité (multiplications, permutations, séries...), suivant l'harmonie dans ses multiples correspondances et ses complexes inter-relations – puisque comme le dira Leibniz : « la nature va partout à l'infini ».

Qu'aura donc retenu Novalis de ce projet leibnizien ? Le projet d'écriture encyclopédique nous apparaît maintenant contaminé par cette combinatoire. Cette universalisation des sciences de l'encyclopédisme se présente, disait le fragment n° 233 cité plus haut, comme un « algèbre scientifique ». Il s'agit de pluraliser et de permuter les différentes sciences du champ total de l'*epistémé*. L'*encyclopédisme* est donc une analyse et un calcul combinatoire. Toutefois, à la différence de Leibniz, la langue initiale dans laquelle devront s'effectuer ces opérations n'est pas numérique, mais composée d'« actes », nous dit Novalis, de « catégories ». L'*encyclopédisme* du *Brouillon général* entend se constituer comme l'universalisation des opérations mêmes de la pensée (représentées par chaque science, de manière atomique).

S'il est leibnizien, le projet de Novalis est donc tout aussi kantien, en ce sens qu'il reprend l'acquis du criticisme : l'interrogation transcendante sur les conditions de pos-



sibilité de la connaissance conduisant à l'analyse de l'esprit humain et de son pouvoir de connaître (décomposé dans la Table des catégories de la *Critique de la raison pure*, en concepts-souches, ou fonctions première d'unification). La combinatoire de Novalis est un curieux dispositif de permutation et de mise en relation infinie des diverses sciences, c'est-à-dire, au fond, des diverses *facultés* de l'être humain.

*ENCYCLOPÉDISTIQUE. Mon livre doit contenir la métaphysique critique du recenser, de l'art d'écrire, de l'expérimenter, de l'observer, du lire, du parler, etc.*

*Classification de toutes les opérations scientifiques*

*Théorie de la formation [Bildung] de l'organe scientifique – ou mieux de l'intelligence – [...]<sup>1</sup>.*

Le développement de cette combinatoire de l'esprit humain et, idéalement aussi, de l'homme en totalité, du *Génie*, est lié à la question de l'écriture et à la recherche d'un schème, d'un Livre modèle ou encore d'un *topos* universel. On le comprend mieux à présent. Un des requisits de l'Art est le dispositif *tabulaire*, le *topos* schématique. Cette question cruciale occupe chez Novalis la place de l'archi-principe, du fondement inconditionné, exigé par l'idéalisme allemand.

## Encyclopédistique et tabulaire

ENC[YCLOPÉDISTIQUE]. De quelle nature seront les *tables de cuivres philosophiques*? En font déjà partie, la table des catégories<sup>2</sup> – le système théorétique de Fichte<sup>3</sup> – la *dyanologie*<sup>4</sup> – les tables de la *logique de Maaß*<sup>5</sup> – la table des sciences de Bacon,<sup>6</sup> etc., tableaux, etc.

a = a  
+ a || - a  
+ a # - a

1. N.S., t. III, [Das allgemeine Brouillon], n° 552, p. 361.

2. Kant, *Critique de la raison pure* : Table des catégories, § 10, in *Œuvres philosophiques*, t. I, trad. Alexandre J.-L. Delamarre et François Marty, Paris, Gallimard, 1980, p. 834 sq.

3. Comme l'indique son schéma, Novalis imagine ici une représentation tabulaire des trois principes fondamentaux de Fichte (a = a : principe d'identité; + a n'est pas = - a : principe de contradiction; + a est en partie = à - a et inversement : principe de raison).

4. Cf. l'ouvrage de J. H. Lambert, *Neues Organon oder Gedanken über die Erforschung und Bezeichnung des Wahren und dessen Unterscheidung vom Irrthum und Schein*, t. I-II, Leipzig, 1764. On trouve à la section « Dianologie ou théorie des lois de la pensée » (t. I, p. 1 à 450) un grand nombre de tables et de figures, auxquelles Novalis pourrait ici avoir pensé avec ses « tables de cuivres philosophiques ». Lambert remarque à ce propos : « Nous verrons plus loin que si l'on pouvait compléter ces définitions, notre savoir pourrait être mis en figure et transformé en une sorte d'art de la géométrie et du calcul » (§ 194).

5. Johann Gebhard Ehrenreich Maaß, *Grundriß der Logik. Zum Gebrauche bei Vorlesungen, nebst einigen Beispielen zur Erläuterung für die jüngern Freunde dieser Wissenschaft*, Halle, 1793. A la page 350 de l'appendice, se trouve un tableau composé de 18 figures, sur lequel l'auteur attire l'attention du lecteur dans sa préface, en se référant explicitement au *Nouvel organon* de Lambert. « J'attends tout particulièrement le jugement du connaisseur sur la nouvelle manière de représenter, à l'aide de signes sensibles, les relations entre les concepts, les jugements et les conclusions (§ 365-381). On sait que Euler et Lambert se sont engagés dans cette voie. La découverte de Euler est inutilisable, celle de Lambert est au contraire bien plus parfaite. Il manque simplement aux signes qu'il utilise l'analogie complète avec le signifié [...] » (p. IX-X).

6. Cf. l'aperçu encyclopédique et l'introduction à toutes les sciences de Francis Bacon, dans son ouvrage *De dignitate et Augmentis Scientiarum* (1623). Comme l'on n'y trouve pas à proprement parler de table des sciences, on peut supposer, avec l'éditeur allemand, qu'il est fait référence au tableau synoptique imprimé dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, à la suite de l'arbre généalogique encyclopédique des sciences, le *Système Général de la Connaissance humaine suivant le Chancelier Bacon*, in *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*.

Tables de cuivre géographiques – géognostiques – *minéralogiques* – chronologiques – mathématiques – technologiques – *chimiques* – économiques – politiques – galvaniques – physiques – artistiques – physiologiques – musicales – héraldiques – numismatiques – statistiques – philologiques – grammaticales – psychologiques – littéraires – *philosophiques*. Les *projets* de livres sont en quelque sorte déjà des tables de cuivre – (Les alphabets) – Les index sont des dictionnaires et des encyclopédies *spéciaux*. / La géométrie, par exemple, est mise dans une grande table – l'arithmétique – l'algèbre, etc. / Toute l'histoire artistique littéraire et *mondiale* possible doit pouvoir être mise *en suites de tables* [*Tafelnsuiten*]. (Moins un livre peut être mis en table, plus il est mauvais.)<sup>1</sup>

Cette constitution d'une Table de la pensée n'a pas pour enjeu de traduire la pensée dans une forme extérieure (algébrique). Elle conduit au cœur du Livre, comme au *topos* même de l'esprit. Elle signifie donc tout d'abord la déconstruction, la décombinaison analytique (au sens doublement combinatoire et chimique) du livre. Curieusement donc, mais de façon nécessaire, le Livre s'écrit pour Novalis à l'envers.

*PHILOLOGIE. On travaille d'abord l'index et le plan – puis le texte – puis l'introduction et la préface – puis le titre –. Toutes les sciences font un livre. Quelques-unes appartiennent à l'index, d'autres au plan, etc.*

*(Noms et titres sont différents – le titre est le plan concentré – le résultat et le plan fondamental du plan.) [...]*<sup>2</sup>.

Le livre décombiné est reconduit à ses éléments premiers que sont le plan, l'index, le titre, le mot et finalement les lettres elles-mêmes. Novalis que cette problématique d'une philosophie du langage a toujours préoccupé écrivait déjà en 1797 :

*Les mots métaphysiques en somme ne sont que des lettres – comme des formules en algèbre – ce ne sont que des substances schématiques*<sup>3</sup>.

À ce mouvement initial de décomposition du livre en atomes ou en « molécules » simples, (dont l'index ou le plan constituent de possibles formules tabulaires<sup>4</sup>), suit l'opération inverse de recombinaison du simple vers la pluralité, ou de son extension, souvent qualifiée d'élévation – *Erhebung*.

*Le plan est la formule de combinaison de l'index [nous soulignons], le texte son développement [Ausführung]. La préface est une « Ouverture » poétique – ou un « Avertissement » pour le lecteur comme pour le relieur. L'épigraphe est le thème musical*<sup>5</sup>. [...]

Ou encore au n° 629 :

1. N° 240 du *Brouillon général*, N.S., t. III, p. 282.

2. *Ibid.*, n° 571, p. 365.

3. N.S., t. II, [*Fichte-Studien*], n° 612, p. 280.

4. < L'index des matières – l'index des noms – le plan est également un index. > < Commence-t-on avec l'index ? > se demande Novalis au n° 588 du *Brouillon*, *op. cit.*, p. 368.

5. *Ibid.*, n° 550, p. 361.

*Le Livre est l'objet amplifié [amplificirte] du titre ou le titre amplifié. Le texte du Livre débute avec l'explication du titre et ainsi de suite<sup>1</sup>.*

On pourrait dire que ce double mouvement opposé de l'Art, également assimilé par Novalis au calcul différentiel et intégral, à la voie analytique et synthétique de la pensée, se donne à lire ici-même, dans ce que nous avons appelé *le mode fragmentaire*. Le fragment est, pour Novalis, *Bruchstück*, littéralement morceau brisé : tout dans cette écriture dit en effet l'écart, la distance, comme mimant l'analytique combinatoire. On notera ainsi l'importance accordée aux césures et aux anacoluthes, mais aussi aux tirets, dont il fait un usage singulier, ceux-ci remplaçant les virgules logiques allemandes, vouées comme telles à séparer entre elles les propositions subordonnées. Ce que les tirets articulent, ils l'écartent et le désarticulent tout d'abord. Ce dispositif de la césure (ou de la crise<sup>2</sup>) fragmentaire vise à provoquer, à exciter l'échange, et non à l'annuler : ce qui ressort des répétitions parfois mécaniques de termes, des listes de concepts donnés en vue de leur traitement et de leur permutation réciproque.

À quel usage Novalis destinait-il cet *organon* encyclopédique et combinatoire, dont l'écriture fragmentaire nous apparaît comme la mise en scène ? La problématique combinatoire est chez lui (à la différence de la tradition de l'Art de Raymond Lulle ou de Leibniz) dépourvue d'une véritable signification ontologique : l'algèbre scientifique ne permet pas de retrouver ou de repenser l'unité divine du pluriel (l'Harmonie préétablie). Celle-ci, inscrite en creux, ne conditionne pas l'Art, elle en est peut-être l'enjeu ou la tâche future.

*La corrélation universelle interne et harmonique n'est rien, mais doit être. (Conséquences pour la magie, l'astrologie, etc.– ce sont des schémas de l'avenir –) du présent absolu. (Il doit être, il doit être là)<sup>3</sup>.*

C'est dans le contexte romantique d'une crise de l'unité que l'*organon* encyclopédique est donc conçu. On pourrait envisager ce projet novalisien comme la réponse romantique au « désenchantement » du monde. Pour repenser l'unité, la « former », il faut faire circuler à nouveau le sens, créer de nouvelles relations entre les sciences, cloisonnées à l'époque des Lumières, « macrologiser et micrologiser », pour reprendre ses propres termes, le champ du savoir. Ainsi l'encyclopédie romantique nous apparaît-elle comme une *pensée* et en même temps une *esthétique de la relation*. Le problème de l'unité se pose ici en termes d'articulation (*Verknüpfung*) et de passage (*Übergang*). L'objet même de l'encyclopédistique est d'occuper cet entre-deux où se joue toute la

1. *Ibid.*, p. 380. La comparaison entre l'entreprise novalisienne et mallarméenne s'impose ici. Sur la relation essentiellement dynamique (et topique) que Mallarmé instaure entre le Livre et son écriture, qui fait dans un esprit novalisien de la partie le germe du tout, cf. notamment : « Le livre, expansion totale de la lettre doit d'elle tirer, directement, une mobilité et spacieuse, par correspondances, instituer un jeu, on ne sait, qui confirme la fiction. » in Mallarmé, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1945, p. 380 ('Quant au Livre').

2. On pourrait du reste se demander dans quelle mesure cette écriture fragmentaire, qui est en même temps écriture de crise, ne se retrouve pas chez certains écrivains modernes. Par exemple, même si aucun élément objectif ne vient confirmer ce rapprochement, chez Céline dont l'écriture explose, non seulement sous l'effet de l'intrusion brutale de l'« oral dans l'écrit », comme il le dit dans ses *Entretiens avec le professeur Y*, mais aussi de l'histoire et de la catastrophe des deux guerres mondiales. Les fameux trois petits points désarticulent les liaisons (grammaticales et narratives), non pour les nier, mais au contraire pour en faire des éléments décisifs. L'écriture fragmentaire a tout d'une écriture de la relation et de la communication envisagées en tant que telles.

3. N.S., t. III, [*Das allgemeine Brouillon*], n° 885, p. 438.

question de la totalité à refaire. Espace de tension et de paradoxe, comme nous le révèle le mode fragmentaire, simultanément déconstruction et recomposition.

### Pour une pensée et une esthétique de la relation

L'écriture encyclopédique, sérielle et polysémique de Novalis s'inscrit dans la « stratégie de subversion<sup>1</sup> » du premier romantisme allemand. Exigeant l'établissement de règles et d'un dispositif légal en vue de transgresser cet ordre. Ainsi le romantisme reprend, comme un cadre nécessaire à son geste subversif révolutionnaire, la *mimesis* néo-classique (marquée par l'écart taxinomique entre l'art et la nature), pour dépasser cet écart, et inventer une nouvelle *mimesis* : *mimesis analogique*, dans laquelle l'art ne corrige plus la nature mais puise en elle, se donnant pour et comme nature. Le dispositif réglé, tabulaire et topique chez Novalis, et la fécondation par l'esprit, notamment par l'imagination, de ce schème relève en effet de cette stratégie.

Il est du reste remarquable que l'imagination, qui tient la place décisive que l'on sait dans cette période, travaille non pas *ex nihilo*, comme on l'a parfois dit, dans une absolutisation, ou une divinisation de cette « reine des facultés » dont parlait Baudelaire. Créer à partir de rien n'est pas ici produire verticalement un objet par la puissance de l'imagination originaire et hypostasiant, mais suppose le développement d'une sémiotique horizontale. Si de création *ex nihilo* il peut-être question, c'est pour autant qu'elle travaille sur le non-étant que constituent les signes et toute syntaxe en vue de leur fécondation réciproque.

*Tout réel créé à partir de rien, par ex. les nombres et les expressions abstraites, possède une merveilleuse affinité avec des choses d'un autre monde – avec des séries infinies de combinaisons et de relations particulières – en somme, avec un monde en soi mathématique et abstrait – avec un monde poétique mathématique et abstrait<sup>2</sup>.*

La finalité de l'encyclopédistique et de sa combinatoire de signes n'est pas seulement de transgresser un ordre préexistant, pour opérer une « fusion » entre des contraires et des opposés (art et nature, sujet et objet, réel et rêve, etc.). Il s'agit bien plutôt d'investir l'espace même de l'écart et de la césure, celui de la crise et du « gouffre immense » kantien entre nature et liberté de la troisième Critique, pour le réfléchir, au sens proprement spéculaire du terme. Béance d'un écart proprement inarticulable et inconnaissable.

L'encyclopédistique s'engage dans cette vacance infinie du savoir onto-logique, en se voulant pensée de la « relation infinie », comme l'écrivait deux ans auparavant Novalis, image d'une totalité vivante ou de la Vie même, dont il s'efforcera de saisir, dans son roman protéiforme *Heinrich von Ofterdingen*, l'insaisissable *passage*. L'entreprise encyclopédique s'efforce simultanément de produire et de surmonter l'écart et la disjonction entre les sciences, car cet écart devient en lui-même le symbole de l'infini vivant. La *représentation* et l'exploration de l'espace infini des échanges intellectuels et physique, plutôt que l'indifférenciation des contraires, est le but avoué de la science

1. Pour reprendre l'heureuse expression de Pierre Wat, in *Naissance de l'art romantique*, Paris, Flammarion, 1998, p. 8 *sq.*

2. *N.S.*, t. III, [*Das allgemeine Brouillon*], n° 898, p. 440-441.



romantique de Novalis. Le savoir du savant, dira-t-il encore, consiste à : « s'approprier l'étranger et rendre étranger ce qui est propre »<sup>1</sup>.

Comme *écriture*, l'encyclopédistique offre le modèle d'un art combinatoire, au sens proprement esthétique du terme. Si l'on trouve chez Novalis traces de cette idée d'« œuvre absolue », il faut les chercher dans sa représentation du *roman pluriel*, et de son paradigme esthétique qu'incarne le *conte magique*. Que désigne le conte, sinon dans sa ressemblance troublante avec le *rêve*, la possibilité d'une œuvre inépuisable, marquée par l'échange et la transformation constante entre tous ses termes. Le propre du conte n'est pas seulement de mettre en scène des situations oniriques, libérées des contraintes du réel, mais surtout la *transformation* des personnages ou des situations : de là vient son aspect magique. On y entre dans un relativisme universel, une dynamique de forces – un monde dans lequel se reflètent le chaos et l'ordre, le hasard brut et la nécessité.

\*

L'encyclopédistique de Novalis pose la question devenue pour nous problématique de l'unité. Comment penser la dissémination et la pluralité avec rigueur, de sorte que le pluriel ne soit pas synonyme de déperdition de sens (une dissémination à vide, pourrait-on dire, ou un pur éparpillement de l'être et de la pensée), mais bien plutôt de polysémie et de plurivocité ? Cette singulière encyclopédie combinatoire dessine l'espace et l'exigence d'une interdisciplinarité : dont le décroisement et l'échange sont les maîtres mots. Parce qu'elle est dépossédée de toute assise et de toute légitimation ontologique, et parce que le *topos* de l'Être fait défaut, l'encyclopédistique vise l'unité globale sous la forme d'une *utopie* universelle.

Le savoir romantique, improbable et infiniment ouvert, fait de l'invention, et pourrait-on dire ici, de l'écriture de l'Utopie son exigence propre. Si l'homme, du fait de la crise qui conditionne le romantisme et la modernité, ne peut plus rejoindre la totalité et le Réel, il lui revient en revanche de faire du possible, et de son infinitisation – de la pratique combinatoire du fragment –, la condition de possibilité d'une pensée du tout. Où se préfigure possiblement cette « science sans nom » dont rêvera Aby Warburg. Giorgio Agamben écrit à ce propos : « Il est probable qu'une telle science devra rester sans nom jusqu'au jour où son action aura pénétré si profondément dans notre culture qu'elle aura fait sauter toutes les fausses divisions et les fausses hiérarchies qui maintiennent séparées non seulement les disciplines humaines entre elles, mais aussi les œuvres d'art et les *studia humaniora*, la création littéraire et la science<sup>2</sup>. »

Olivier Schefer

\*

1. N.S., t. III, [*Das allgemeine Brouillon*], n° 716, p. 405.

2. Giorgio Agamben, *Image et mémoire*, trad. Gilles A. Tiberghien, Paris, Hoëbeke, 1998, p. 37.